

Miguel Giménez Igualada

COMMUNISMES

Extraits de *Anarchisme* (1968)

Sommaire

COMMUNISMES.....	4
Première partie.....	4
Seconde partie.....	11
COMMUNISME LIBERTAIRE.....	18

COMMUNISMES

Première partie

Entre Marx qui rêvait qu'un jour disparaîtrait le gouvernement d'une poignée d'hommes sur tous les autres, et Kropotkine qui préconisait un mode de vie fraternel et libre, il n'existe pas de grandes différences conceptuelles, dans la mesure où tous deux entrevirent la possibilité d'un monde anarchique dans lequel les individus vivraient comme des frères, sans qu'un gouvernement ne les exploite ou ne les opprime. Mais s'ils s'accordèrent au sujet de ce rêve d'une liberté plus ou moins lointaine et joyeuse – Quel homme ne rêve pas de ces paradis humains de concorde et de beauté ! –, ils proposèrent différents chemins afin de pouvoir atteindre le bien imaginé, sans s'écarter, naturellement, de ce que tous deux considéraient comme l'inamovible ciment d'une vie en relation avec d'autres : le communisme, idée substantive et germinale pour tous deux.

Ils parvinrent à concevoir cette idée en méditant et en sondant la vie des hommes, et si Marx s'employa à étudier les relations non-humaines entre quelques hommes au travers des âges, notant de quelle manière les puissants exploitaient indignement les malheureux – les maîtres leurs esclaves – en bon observateur de la nature, Kropotkine crut avoir démontré les relations d'affections chez les animaux. Ainsi, l'un prit comme point de départ le mal présent parmi les hommes, avec pour objectif le bien rêvé pour eux, alors que l'autre partit de l'idée d'affection qu'il avait vue – ou peut-être sentie – au sein des espèces animales, pour atteindre celle de respect cordial

entre les hommes. Cette idée le conduisit à élaborer sa théorie de l'entraide comme facteur d'évolution. Car à sa manière, Kropotkine était un évolutionniste.

Afin que les hommes puissent atteindre la joyeuse étape de l'anarchisme dont il rêva, Marx ne trouva d'autre solution que la dictature ; car il considéra que par le truchement de l'État directeur et une fois celui-ci établi par le triomphe d'une révolution dans laquelle les prolétaires auraient dominé et détruit les bourgeois, se créerait le climat adéquat pour que, le temps passant, les vainqueurs parviennent à sentir la satisfaction de vivre en communauté, eu égard au fait que l'éducation obligatoire et la cohabitation forcée mettraient peu à peu au jour les capacités, et que se développeraient les goûts dont l'homme a besoin afin de vivre harmonieusement avec l'homme ; comme selon Marx, tous les maux avaient leurs racines dans la propriété, cause et source de tous les égoïsmes et de toutes les exploitations, il s'imagina qu'en abolissant la propriété individuelle, le désir véhément de posséder disparaîtrait de l'esprit humain, et que les hommes se répartiraient volontairement le pain et le sel que l'État tutélaire leur fournirait généreusement et de façon désintéressée.

Actuellement, avec l'établissement du communisme marxiste dans divers peuples, nous avons vu et vérifié que le rêve de Marx ne fut qu'une utopie, la plus grande et la plus malheureuse utopie que n'inventa jamais l'esprit humain ; en tant que telle, elle ne put non seulement pas s'accomplir, mais sa mise en pratique causa de grands maux aux hommes, pour le bonheur desquels on disait pourtant travailler.

A l'instar de Marx, Kropotkine est communiste : comme lui, prolétariste ou ouvrieriste. Comme lui, il sépare l'humanité en deux parties : ceux qui exploitent et ceux qui sont exploités. Comme lui, également révolutionnaire, il croyait bonnement

qu'une révolution niveleuse était nécessaire, urgente, inévitable, dans le but d'établir l'atmosphère humaine dans laquelle on pourrait vivre en communisme fraternel, dans la mesure où les classes prolétaire et bourgeoise auraient disparu. Tel Marx, il déclare que sur le chemin qui mène à la réalisation de ce but, la propriété individuelle est une entrave. L'individu ne doit point être propriétaire, car selon Proudhon, dont tous deux acceptent la définition quoiqu'ils ne le disent pas, *la propriété, c'est le vol*.

Ceci étant, comme la richesse existe parce qu'elle est dans la nature et que l'homme la souhaite et la crée, si l'individu humain doit vivre sans être propriétaire ni de son corps, ni de la richesse qu'il produit, il faut qu'il y ait quelque chose ou quelqu'un qui dispose de cette propriété des choses, afin de les distribuer entre les nécessiteux – pain, habits, maison. Pour Marx, ce quelque chose ou quelqu'un est l'État, lequel est non seulement le possesseur de la richesse, son administrateur et répartiteur, mais aussi, en tant que tête visible – la société est acéphale – celui qui décide de ce que l'on doit donner à chacun et veille à ce que ses ordres soient respectés : c'est pourquoi il dicte les lois et nomme les individus qui doivent se charger de les faire appliquer. Avec peu d'efforts, l'homme normal voit clairement qu'ils l'ont transformé en pauvre sans le sou, pris dans les mailles de l'État, prisonnier et esclave. Pour Kropotkine... nous verrons cela plus tard, car relativement au problème de la possession et de la jouissance de la propriété, sa solution n'est pas très claire.

Quant à ce qui unit Marx et Kropotkine, les deux grands théoriciens du communisme, dictatorial pour l'un, libertaire pour l'autre, voilà ce que l'on trouve. 1) le communisme, que tous deux tiennent pour ferme, solide et unique ciment sur lequel élever en toute sécurité l'édifice social ; 2) la société, ensemble de créatures humaines, liées entre elles par un lien

indissoluble sans lequel ils ne pourraient exister ; 3) la révolution, nécessaire et inéluctable afin de changer la structure sociale ; 4) l'abolition de la propriété privée, la richesse devenant alors sociale et non plus individuelle ; 5) l'abolition des classes sociales, au bénéfice du bien social au sein duquel tous les hommes doivent être des travailleurs, ouvriers, prolétaires.

Moins fondamentales qu'elles ne le paraissent à première vue, les divergences sont celles-ci : Marx, prône la *dictature du prolétariat* afin de convertir le prolétaire en homme libre, unique manière possible de parvenir un jour, même lointain, à l'anarchisme, alors que Kropotkine affirme que par la révolution sociale, prenant la richesse dans ses mains, le prolétaire passe du statut d'exploité à celui d'homme libre, c'est-à-dire de celui de prolétaire à celui de *communiste libertaire*, puisque la révolution doit préparer pour lui un climat de liberté, dans lequel il vivra heureux et satisfait.

Mais poursuivons plus doucement, avec calme et prudence. En premier lieu, afin de jeter un œil sur ce qui rassemble ces deux hommes ; ensuite, pour relever et analyser leurs divergences.

Le communisme a-t-il existé chez les peuples antiques ? Par exemple, si l'on considère comme communisme l'organisation des incas, soumis qu'ils furent à une caste de princes guerriers qui les souillèrent en les obligeant à des travaux forcés et indignes, on peut dire que le communisme a bel et bien existé, quoique l'on ne puisse le prendre comme idéal de vie, ni accepter que celui qui a acquis des habitudes de soumission, puisse se sentir un jour homme libre, anarchique. Si comme modèle de communisme, nous prenons celui des esséniens dont on parle souvent, nous dirons que le communisme de ce peuple – l'un des descendants des anciens

hébreux – était strictement monastique, ce qui revient à dire, religieux ; ils renonçaient au mariage de telle sorte que leurs communautés furent si fermées que leur étude n'a pas été possible. Nous pouvons aussi y inclure, par là même, le communisme religieux de nos moines actuels, lesquels se soumettent aussi à la communauté de biens au sein de leur ordre et vivent dans le plus complet célibat ; mais il faut aussi dire qu'ils ne peuvent être considérés comme un idéal de l'homme libre, parce qu'ils ont toujours été soumis à une terrible discipline de couvent ; je veux dire par là que Marx s'est servi, en guise d'exemples et de guides, des plus malheureux événements de la vie de l'homme, forçant ses plus capricieuses conclusions lorsqu'il a considéré que par le moyen d'une violente tyrannie, on peut changer la mentalité et la culture d'un peuple ; en effet, la dictature impose d'obéir et interdit de penser, et l'histoire nous apprend que les peuples les plus outrageusement soumis, furent toujours les moins cultivés et les plus inaptes à une vie empreinte de respect envers le prochain et de calme entre tous. Et si Sparte put lui servir de modèle, nous affirmons que ce peuple fut créé et a grandi pour la guerre, c'est-à-dire pour la déprédation, pour la mise à sac d'autres peuples, et qu'elle utilisa ses conquêtes et ses vols, non pour le bien-être des unités qui la composent, mais afin d'accroître la richesse de ses dirigeants. Comme il ne l'a pas consigné dans ses textes, il n'est pas possible de savoir si l'idée d'homme-masse, de masse-humaine, est venue à l'esprit de Marx lorsqu'il contempla par l'imagination le peuple spartiate, au milieu duquel on ne put jamais distinguer la moindre unité humaine de valeur. Car le communisme des spartiates leur fut imposé au moyen d'une brutale et implacable dictature, tel qu'il fut imposé au russe, au chinois, au cubain.

Kropotkine envisage les choses d'une manière différente, dans la mesure où, quoique connaisseur de l'histoire, il ne

fonde pas ses exemples sur des groupes humains, mais sur les bandes ou troupeaux d'animaux. Pour cette raison, il dit : *à mesure que nous acquérons une connaissance plus exacte de l'homme primitif, se fortifie notre conviction selon laquelle l'homme trouva, chez les animaux avec lesquels il vivait en étroite communauté, les premières leçons de l'esprit de sacrifice pour son prochain, ainsi que le bien de son groupe, les leçons d'une infinie affection paternelle et la reconnaissance de l'utilité de la vie en commun* ; cette conviction qui est sienne, ne remporte pas notre adhésion, car il n'existe aucune preuve de ce que l'homme ait jamais vécu en *étroite communauté* avec les animaux, puisque pour vivre, pour cohabiter ainsi, il est nécessaire qu'il existe entre ceux qui forment ou composent la communauté, un égal ou très approchant niveau de développement mental, et que chez les animaux, un tel niveau de développement intellectuel n'a jamais existé ; car tant hier qu'aujourd'hui, les animaux ont toujours manqué d'esprit, alors que l'homme existait et se développait. Pour cette raison, il est impossible que les hommes aient vécu en *étroite communauté* avec les animaux, et que ceux-ci aient pu reconnaître l'utilité de la vie en commun ; de fait, même les hommes primitifs qui formèrent les premières tribus, qui se regroupèrent comme les animaux, ne le firent que par instinct de protection et de défense, et non pas par la connaissance du bien que leur rapportait l'union. L'homme primitif tribal manquait de la connaissance de soi et formait alors, inconsciemment, un tout avec sa tribu. Ainsi, ce qu'il put voir dans les troupeaux animaux, ce fut ce qu'il vivait à l'intérieur de lui-même. Lorsqu'il s'éleva sur l'échelle des êtres, lorsqu'il créa le langage, pensa et sentit avec conscience, lorsque fut formé l'*homo sapiens*, c'est-à-dire lorsqu'il fut en mesure d'apprendre, il ne prit pas l'animal pour maître, puisqu'il le domestiqua, le soumettant, le dominant. Si les animaux avaient pu donner des leçons concernant *l'utilité de la vie en commun*,

ce n'est que dans la mesure où ils se fussent trouvés dans un niveau supérieur de discernement, où leurs esprits eussent été plus développés que ceux de leurs disciples ; cela aurait conduit à ce que les animaux-maîtres eussent fait des hommes leurs esclaves, leurs disciples. Le simple fait de penser que cela puisse avoir été ainsi, révélerait, bien plus qu'une erreur de contresens, une aberration mentale du fondateur d'une telle théorie.

On pourrait dire la même chose de l'affirmation selon laquelle les oiseaux construisent leurs nids après s'être partagés les prairies et les falaises, car cela présuppose une compréhension, et afin qu'ils puissent se répartir la terre, il leur aurait fallu raisonner, juger, réaliser des opérations mentales ; rien de cela n'a non seulement été prouvé, mais point imaginé non plus, parce que cela reviendrait à leur accorder une intelligence, laquelle aurait tout du moins pu rivaliser avec l'intelligence humaine. Et malgré les nombreuses observations et recherches menées, on n'est pas encore parvenu à le vérifier.

Ce qui arrive parfois, c'est que certains oiseaux se séparent des autres par instinct, dans le but de soigner leurs œufs et de s'occuper de leur progéniture, dès leur naissance. C'est-à-dire qu'il ne se *partagent* pas la terre, mais se cachent en elle afin de mieux protéger leur cellule sexuelle, et ensuite leur portée, courant toujours le risque d'être dévorés par d'autres animaux. Et cela ne nous renseigne non pas sur *l'utilité de la vie en commun*, mais sur l'utilité de la fuite de la communauté, car en son sein, la continuité de l'espèce s'expose à un grand risque. Mais ni ceux qui font leurs nids dans les mêmes bosquets ni ceux qui le font sur les mêmes falaises, ne vivent en communauté, mais plutôt en groupe, se protégeant, par instinct, des autres animaux rapaces.

De telle sorte que – et c'est ce à quoi je désirais parvenir

– le communisme n'existe pas dans la nature, parce que ni les fourmis, ni les abeilles, ni les grues, n'ont conscience de leur vie, et c'est pourquoi, la communauté est une création de l'homme, mais jamais celle de l'homme anarchiste : car le communisme est tyrannie, et en ce climat, ne peut naître la liberté.

Seconde partie

Mais laissons les animaux tranquilles dans leurs prairies et sur leurs falaises, là où ils ne vivent ni n'ont jamais vécu en communauté, mais plutôt en troupeaux, en meutes ou en bandes, et poursuivons avec le communisme humain que Marx s'imaginait avoir découvert dans les peuples antérieurs et que Kropotkine croyait avoir trouvé parmi les animaux ; quels que soient leurs songes qui n'ont aucune sorte de justification, nous pouvons assurer que ni le premier ne le découvrit dans les peuples anciens, lesquels vécurent sous le plus irrépressible autoritarisme, ni le second dans la nature ; et ce, dans la mesure où s'il y avait eu une manière naturelle de vivre, l'homme – tout aussi nature – en aurait hérité, alors que ce dont il hérita en tant que fonction naturelle commune à tous les organismes naturels, c'est de la liberté sans laquelle la vie se languit, lorsqu'elle ne disparaît point.

Puisqu'elle n'existe pas dans la nature et qu'il ne s'agit pas non plus d'une prédisposition humaine, les deux plus illustres défenseurs de la théorie communiste – et ce n'est qu'une théorie, un système, une élucubration humaine – se virent forcés de parler aux hommes de révolution, c'est-à-dire

de domination, unique façon de leur imposer de force d'être communistes. En échange de la promesse du bonheur, ces hommes ont alors abandonné leurs désirs de propriété et de liberté, qu'ils ont pourtant perdus à l'intérieur du système communiste – le marxiste Lénine leur dit que la *liberté est un préjugé bourgeois*, et les pauvres l'ont cru. La propagande que les communistes convaincus développèrent dans le monde, fut telle qu'en se servant de l'argument selon lequel ce que les hommes perdraient en liberté, ils le gagneraient en tranquillité puisqu'ils n'auraient plus besoin de se préoccuper de leurs nécessités premières dont se chargerait le gouvernement, l'idée de révolution se répandit dans le monde et particulièrement chez les prolétaires dont les deux tendances – marxiste et kropotkinienne – se disputèrent le gouvernement.

Il est normal que Marx parle de la dictature comme d'une étape nécessaire afin que l'homme atteigne son bien-être, dans la mesure où elle n'est qu'une étape éducative qui vise à ce que tous apprennent à vivre en communisme – pourtant personne n'a jamais eu la moindre idée claire de ce dont il s'agit, puisque si l'on se fie à ce que l'on peut voir, il se transforme suivant les idées de ses dirigeants. Mais il n'est pas bon que les kropotkiniens – les partisans d'un communisme libertaire que l'on nomme trop souvent anarchisme – acceptent d'imposer aux hommes par le moyen d'une violente et inhumaine révolution ni qu'ils abandonnent leurs positions qui font d'eux des hommes, puisque tout anarchiste sait que ce que l'homme normal estime plus que tout, c'est sa liberté – aimer en liberté, travailler en liberté, manger en liberté, ce qui implique de disposer librement de sa vie et de ce qui est nécessaire pour sa propre subsistance et celle de sa famille.

Car en aucun cas, la révolution violente ne peut être anarchique, et ceux qui la déchaînent ne peuvent être anarchistes, puisque si l'anarchisme est non-gouvernement,

non-domination d'un homme sur un autre, le révolutionnaire qui impose son critère ou qui se sert des armes, ne peut non seulement pas se dire anarchiste, mais pas non plus homme moral, sous peine que ce ne soit le crime que l'on nomme éthique, en ces temps de tergiversation sur les valeurs morales humaines.

Rédiger des commandements afin que les hommes s'y soumettent, est une tâche facile – les chrétiens le firent, et suivant leurs pas, Marx fit de même. Mais les contraindre à accomplir ce qui a été ordonné, revient à de l'assujettissement, et l'enchaînement mental qui consiste à obliger certains hommes à faire rentrer leurs vies dans le moule idéologique imaginé et apporté par d'autres, est de la tyrannie, et aucun tyran ne peut être anarchiste, quoiqu'il se dise tel. Comme il n'est pas une tendance naturelle de l'espèce, et quelque soit le nom que l'on veuille lui donner, ce moule imaginaire n'est autre que le communisme.

Et bien qu'il ne soit pas nécessaire de le dire, soyez sûrs que je ne prends pas part aux querelles relatives au credo des hommes, puisque je soutiens – et j'agis ainsi – que l'anarchiste, l'homme universel, ne prend parti ni pour l'un ni pour l'autre, ni pour le guerrier en faveur de la guerre, ni pour la pacifique en faveur de la paix, dans la mesure où s'unir à A contre B ou à B contre A, revient à déclarer la guerre à l'un ou à l'autre. Celui-là est socialiste ? Tant mieux. Celui-là est libertaire ? Tant mieux. Celui-là, catholique ? Et pourquoi pas aussi tant mieux, si tous et chacun d'entre eux me respectent ? Je ne me joins ni à celui-ci contre celui-là, ni à celui-là contre un autre. Je vais sur mon chemin, seul, si personne ne veut m'accompagner bien que j'aime beaucoup la compagnie, et je considère comme mon compagnon celui qui m'accompagne, mais pas celui qui veut m'imposer de boire à la fontaine idéologique à laquelle il s'abreuve, sans tenir compte ni de ma soif ni de mes

préférences : car celui-là, je le nomme tyran. Et quel qu'il soit, le tyran est nocif à ma santé corporelle, ma santé mentale, ma liberté et ma culture.

Pour cette raison, je répète qu'il est mauvais, très mauvais et anti-anarchique, d'exercer la domination – le gouvernement – sur une personne vivante ; mais quelle domination peut être plus terrible que celle qui consiste à tuer quiconque veut être son propre maître et refuse de se laisser dominer ? C'est pour cela qu'à ceux qui tuent, désireux de dominer, je ne peux donner le nom d'anarchistes, pas plus qu'à ceux qui préconisent le meurtre ou ces révolutions violentes : massacres d'hommes !

Ils se sont tous fourvoyés, ceux qui voulurent soigner de force l'humanité par des prescriptions de médecins sociaux qu'ils se sentaient être : ainsi lorsque l'humanité, ou une partie d'elle, but la potion communiste, elle s'empoisonna, aggravant son mal. Nonobstant, même face à cette maladie, les idéologues sociaux conseillent de continuer de boire le breuvage ; les jeunes et les vieux se voient pris de la même folie furieuse sans que personne ne se préoccupe de leur guérison, encourageant même à continuer de se détruire les uns les autres, sans trêve ni mesure.

Car les paroles ne nous sont d'aucune utilité si nous ne voyons en elles que ce qu'elles signifient ; elles nous sont utiles lorsque nous nous imaginons les scènes qu'elles représentent ou peuvent représenter, c'est-à-dire si nous nous imaginons les voir en activité, remplissant leurs rôles. Ainsi, nous ne nous rendons pas compte de ce qu'est le communisme si nous nous limitons à dire que c'est la vie en commun, parce que même si cela est vrai, afin de voir le communisme fonctionner, il convient de savoir qu'à l'intérieur de ce régime l'individu est une chose que l'on déplace sans se soucier de ce

qu'il est, qu'on lui donne des ordres sans savoir s'il peut ou non les accomplir, qu'on le châtie pour des fautes qu'il n'a commises que dans l'imagination de ses gardiens. C'est parce que dans un état de communisme, ce que le régime prend en compte et apprécie, ce n'est pas l'homme, pas l'individu ; dans la mesure où le régime se tient lui seul pour bon, seuls ceux qui l'incarnent ou le dirigent, peuvent concéder ou restreindre des droits, signaler des attributions, tracer les routes que doit suivre l'individu. Transformé en masse, l'homme est alors dépouillé de toutes ses possessions, et même de sa propre personne, de laquelle, jamais, il ne peut disposer librement. Car régime équivaut à régiment, et quiconque peut enrégimenter, forme des escadrons de guerre. C'est pourquoi celui qui se trouve pris à l'intérieur de ces régimes, se nomme militant, et militant veut dire qu'il milite, qu'il est militaire, chose dont on peut disposer et envoyer à la mort dès lors que le désire le chef, le plus gradé, le plus élevé dans la hiérarchie du commandement.

Par un sentiment propre et humain, lui qui n'est ni ne veut être communiste, l'anarchiste ne peut considérer les hommes comme des choses, comme des outils, comme des soldats, dont il peut se prévaloir pour renforcer le pouvoir d'un régime, quel qu'il soit, ou au bénéfice de sa propre personne. Et comme le sentiment ne peut s'exprimer à la deuxième ou à la troisième personne, je dirai, à la première personne, que ma dignité d'homme anarchique, d'homme moral, d'homme bon, m'interdit d'agir tel le communiste. Ou pour le dire mieux, je me l'interdis, moi homme libre, non communiste, non gouvernant, et je me l'interdis parce que je ne soumet aucune chose ni aucune personne ; et alors seulement, je suis plus que ma propre personne, ma propre dignité, lesquelles jamais n'agissent en dehors de moi. Je ne traite même pas les hommes comme je voudrais qu'ils me traitent, mais sans même prendre en compte la manière dont ils se comportent avec moi, je leur prête

assistance du mieux que je le peux, dans la mesure de mes moyens. Et pourquoi donc ? Car je ne vois pas dans un homme, à l'instar du communiste, une chose utile pour mon régime ou un soldat qui se devrait de le défendre, mais je vois et je sens en lui, un moi. C'est-à-dire que je me vois et me sens en lui. Je lui donne le même traitement qu'à mon moi, car s'il est amplifié, il n'en est pas moins également mon propre moi.

Désiré-je la liberté pour mon moi ? Indubitablement. Alors si je la veux pour mon moi personnel, je la désire de la même manière pour mon moi amplifié, prolongé, plus grand, puisque l'autre moi dans lequel je pénètre, est comme mon propre moi, et qu'en le pénétrant, je le transforme en mon moi, en personne mienne. Puisque je l'ai pénétré, je le comprend, et dans la mesure où je le comprend, je l'aime. Il est déjà pour moi, plus qu'un homme, plus qu'une unité humaine, il est moi-même. Et pas une masse, ni une chose, ni un soldat, ni un outil. Moi. Par cette relation de mon moi avec les autres moi qui composent l'humanité, et dans lesquels je me vois et me sens, puisque je vis, me mêlant à eux, je ne peux ni être communiste, ni souhaiter pour eux le communisme. Je désire la liberté pour moi autant que pour eux, et le communisme ne peut donner ce qu'il ne possède point et qui est contraire à son essence.

Est-il si difficile de concevoir l'humanité de cette manière ? Cela ne doit pas être si difficile dès lors que, moi, je la peux concevoir non pas comme un immense troupeau, mais bien comme un grand ensemble d'êtres, de moi, au singulier, qui pénètrent d'autres moi, afin de mieux les aimer et les aider, car l'anarchisme est aide. Et cette conception figure parmi les rares conceptions anarchiques de l'humanité qui peuvent supporter un moi anarchique, dans la mesure où elle s'ancre plus encore dans la vie humaine que la fraternité.

Mais, me dira-t-on, ceci revient à être des athlètes de la

pensée. Et il en va ainsi. Mais pas seulement des athlètes de la pensée, mais aussi du sentiment, et du bien agir.

COMMUNISME LIBERTAIRE

Lorsque je prononce ou que j'écris ces mots ensemble – communisme libertaire – afin d'exprimer une attitude des hommes face à la vie, et lorsque je les applique à leur manière de vivre, communisme est le nom, le substantif et le principal, et libertaire est l'adjectif, le circonstanciel, le secondaire. Dit autrement : à l'acte de vie en commun des hommes, je donne le nom de communisme et ce nom est alors clair, sonore, caractéristique, car c'est lui qui nomme, marque et signale, tandis que la qualité, la classe, la condition ou la manière d'être de ce communisme, est pour moi l'adjectif, puisque que tandis que le nom est fixe, monolithique, invariable, l'adjectif est au contraire variable dans la mesure où je peux le permuter, le modifier, le remplacer. Ainsi, je peux appliquer l'adjectif libertaire à l'inamovible communisme, mais je peux aussi lui en appliquer bien d'autres : inca, essénien, spartiate, marxiste, religieux, puisque vécu il y a longtemps par les incas, les esséniens et les spartiates, il est actuellement vécu par des millions d'hommes regroupés en peuples qui se nomment eux-mêmes marxistes – ou encore zéloteurs de Marx – et que d'autres le pratiquent dans un certain nombre de couvents.

Ceci étant dit, inca, essénien, spartiate, marxiste et religieux, sont des adjectifs bien appliqués parce qu'ils expriment, sans donner lieu à la moindre équivoque, ce que se proposent d'exprimer ceux qui les emploient. Mais en est-il de même avec libertaire, appliqué ou accolé à communisme ? Cet adjectif exprime-t-il réellement la liberté, tel que le souhaitent, le proposent et le disent les communistes libertaires ?

Le communisme est la ligue, et la ligue est l'union des forces, car lier c'est attacher. Mais, celui qui se lie, reste encore

plus sujet que celui qui l'attache car un compromis idéologique attache plus qu'une corde : c'est la raison pour laquelle ces compromis ne permettent pas à l'homme d'être libre.

En outre, l'administration, la mise en ordre, le gouvernement en somme, des choses et des hommes constituent le communisme en soi, parce que ces hommes à qui tout manque restent attachés à ceux qui possèdent. Dans ce cas, peut-on réellement unir, logiquement, les deux mots communisme et libertaire, ce qui signifierait alors *gouvernement libertaire* ?

Afin de bien comprendre, j'ai dit plus haut qu'il fallait non seulement s'attacher à la signification pure et concise des mots, mais aussi nous les imaginer en marche, en activité, vivants ; de cette manière, si je regarde le communisme en activité, qu'il se dise inca, essénien, spartiate, marxiste ou religieux, je le vois toujours se développer dans un cadre inhumain de despotisme. Il ne me sert à rien que le communiste libertaire me dise que dès lors qu'aura triomphé la révolution sociale, le prolétaire aura la richesse dans ses mains ; car cela est seulement une affirmation, voire peut-être un désir souhaitable, dans la mesure où afin qu'existe le communisme, et aussi celui que l'on qualifie de libertaire, celui-là même dont nous parlons, il faut que disparaisse la propriété individuelle ; elle devra disparaître à un tel point qu'on ne permettra plus à l'individu la moindre liberté d'action, s'il insiste pour se maintenir en tant que propriétaire. De sorte que dans ce communisme libertaire, puisqu'il juge immoral de posséder, il est interdit à l'individu d'avoir, et celui qui peut le lui interdire, le fait parce qu'il a la force de son côté. Cette force qui œuvre contre l'homme insoumis doit porter le nom de gouvernement, que vous lui donniez le nom de comité, conseil ou réunion municipale, et quelle que soit la manière dont vous la déguisiez, même si c'est en libertaire. En effet, les jolis mots

servent souvent à couvrir des faits déshonorants.

Il est des recommandations communes au communisme marxiste et au communisme libertaire, qui sont des dispositions plus que des recommandations, dans la mesure où quelqu'un, ou quelques-uns, en firent verbalement la publicité, et où elles doivent être mises en pratique dès l'instauration du communisme libertaire : je veux dire par là que ces deux mots deviennent vivants, à peine les a-t-on unis. Voilà ces dispositions qui en s'appliquant doivent se transformer en ordres : à *chacun selon ses forces* et à *chacun selon ses besoins*. Ces dispositions ne sont que l'héritage de ces autres vieilles ordonnances tribales à *chacun selon ses mérites* ou à *chacun selon son comportement*, par lesquelles on récompensait la soumission et l'obéissance au chef. Croyant être plus juste, Saint-Simon parle du fait que l'on doit exiger *de chacun selon ses capacités*, formule qui sert aussi à récompenser le travail, mais quiconque a des attributions pour exiger n'est jamais le compagnon de celui auquel il exige, à la manière dont celui qui récompense ne l'est pas non plus de celui qui est récompensé. Même si cela est déguisé par le verbiage social, puisqu'on parle de quelqu'un qui exige et récompense, on voit pointer les oreilles du gouvernant, malgré tous ses efforts pour les cacher ; car, que vous le vouliez ou non, le gouvernement est ce qui doit mettre en marche le communisme libertaire, lequel en tant que régime de vie doit s'appliquer à un peuple.

Car vous pouvez dire ce qui vous chante, mais lors de l'implantation de ces communismes, ou même avant, doivent surgir les ordonnances, les lois, et avec les lois, les juges qui les interprètent et les policiers chargés de veiller à leur accomplissement. Comme l'homme est rebelle par nature – la rébellion, elle, est naturelle – des prisons doivent aussi voir le jour, où l'on enfermera ceux qui ne les respectent pas ces

ordonnances, et les matons viendront pour empêcher les prisonniers de fuir. On se trouvera alors avec le cadre complet de ce que l'on voulait, ou que l'on disait vouloir abolir : le gouvernement avec tout son appareil répressif, bien que l'on continue d'appeler cet état de choses *communisme libertaire*.

Cependant, je n'ai rien à opposer à ceux qui voudraient vivre en communisme libertaire ; en revanche, ce que je demande, afin d'éviter toute confusion, c'est qu'ils ne donnent pas le nom de communisme anarchiste à ce communisme ; car anarchiste et libertaire ne sont pas synonymes, puisque si anarchisme est non-gouvernement, ou encore non-domination d'une personne sur une autre, le communisme, même le plus bénin, a toujours une tendance gouvernementale bien marquée ; même s'il veut s'en cacher, gouverner signifie *donner à chacun selon ses besoins et exiger de chacun selon ses moyens*, car cela nous renseigne sur le fait que les uns disposent de tout – et sont tels les maîtres – tandis que d'autres ne disposent de rien – et sont comme les esclaves. Effectivement, on peut se poser cette question : Qui pourra mesurer les besoins de chaque créature humaine et qui pourra estimer ses capacités ? Si afin d'agir avec justice – la Justice est l'un de leurs principaux postulats – les communistes libertaires s'efforçaient de vouloir exiger équitablement de chacun selon ses capacités pour donner aussi à chacun selon ses besoins, ils se verraient forcés de créer un énorme corps de légistes, ce qui augmenterait terriblement la bureaucratie. Car, il n'est d'aucune utilité d'estimer à sa juste valeur ce dont a besoin chaque organisme complexe, avec son esprit et son intelligence, et de valoriser strictement ce que chacun peut donner de travail productif à la communauté, puisqu'il faudrait alors tenir compte de sa vigueur, de son affaiblissement et de sa décrépitude, en plus de sa volonté que personne ne saurait comment mesurer ! En outre, il faudrait préjuger du fait que les

juges soient justes, strictement justes, afin de ne pas tolérer que quelques-uns travaillent moins que ce qu'ils devraient, ou reçoivent plus que ce qu'ils auraient dû. Et en pensant attentivement à cela, on comprend que c'est impossible puisque les individus devraient être réduits à une masse, c'est-à-dire que pour le bien du régime, il faudrait que les individus perdent leur individualité, les hommes leur personnalité.

Enfin, je n'objecte ni ne veux rien objecter aux communistes libertaires, tant que pour implanter leur idéal, ils ne déchaînent pas une révolution violente qui coûterait une infinité de vies, puisque ceux qui ne veulent pas devenir communistes opposeraient une résistance armée à l'attaque armée – je veux dire que la guerre qui se déchaînerait entre les uns et les autres serait brutale et sanguinaire. Si les révolutionnaires triomphaient, cette guerre ainsi que la domination qui s'instaurerait ensuite, n'auraient rien à voir avec l'anarchisme, puisque toute codification des actes de l'homme est gouvernement, et de la pire espèce, quoique Proudhon affirme que *l'homme a comme principale finalité, non pas l'amour – non pas l'aide – mais la loi, laquelle est plus élevée que l'amour*. Cette définition est très gouvernementale, mais bien peu anarchique !

On ne peut nier cette grande vérité que l'on trouve à la surface de ce communisme et qui doit aussi se trouver dans la conscience de chaque individu : celui qui pourra donner à chacun ce dont il a besoin, le fera parce qu'il se sera préalablement rendu maître de toute richesse, laissant l'homme sans rien, et celui qui pourra exiger de chacun qu'il travaille selon ses forces, sera également celui qui aura concentré en lui toute l'autorité.

Communisme libertaire ? Félicitations de ce que je puisse vivre avec les hommes dans les conditions les plus

invraisemblables qui aient jamais été souhaitées – je n’ai pas vécu dans les camps de concentration, mais ne suis-je pas en train de vivre dans cette société dans laquelle la barbarie va libre, commettant ses excès ? Mais que l’on ne me dise pas que ce communisme est anarchisme, car de ce fait, on enlèverait tout prestige aux anarchistes qui sont des personnes morales, puisqu’on les présenterait aux yeux du monde comme des êtres anormaux qui ne suivent d’autres objectifs que celui de la violence, laquelle engendre le chaos.

Avec raison, un certain communiste libertaire criait dans la presse qu’ils devaient effacer le nom *d’anarchiste*, afin que la propagande puisse toucher l’âme des travailleurs, puisque le nom *d’anarchiste* les empêchaient de s’approcher d’eux.

Miguel Giménez Igualada